

JEAN GIONO

PROVENCE

nrf

GALLIMARD

AVANT-PROPOS

Giono n'est pas un écrivain provençal ; il est un écrivain français né en Provence. C'est lui qui le dit, et il faut le répéter au seuil de ce volume. Il dit de même, et là aussi il faut lui prêter attention : « Il n'y a pas de Provence. Qui l'aime aime le monde ou n'aime rien. » Toujours par réaction contre les poncifs, il trouvera encore en 1954 cette autre formule : « L'écrivain qui a le mieux décrit cette Provence, c'est Shakespeare. »

On le comprend. Il lui a fallu du temps pour se défaire de l'étiquette d'écrivain régionaliste, et écrire sur la Provence c'est chaque fois courir le risque de se la voir de nouveau appliquer. Depuis la fin du siècle dernier, qui plus est, quelques écrivains se sont fait de la Provence une spécialité dont il lui faut se démarquer, cependant que le pays lui-même prenait en plus d'un endroit, à force de tourisme, un aspect de carte postale.

Mais Giono a beau prendre ses distances jusqu'à souligner qu'il n'est né en Provence que par rencontre, il n'en reste pas moins que ce pays est celui sur lequel il a ouvert les yeux, qui l'a formé, et où il a passé à peu de chose près la totalité de sa vie. Même pour lui qui s'est vanté de ne pas aimer les voyages, ce n'était pas voyager que de sillonner en tous sens ces Basses-Alpes devenues depuis Alpes-de-Haute-Provence, et il ne s'en est pas privé. Tant d'heures passées à marcher au milieu de ces paysages et à y exercer son aptitude naturelle à tirer du monde sensations et joies ne sont pas sans lui avoir laissé l'envie

d'écrire sur eux. Il a dans ce domaine tous les titres pour rivaliser avec ses devanciers, fût-ce avec Shakespeare.

Il n'a, d'une certaine manière, jamais cessé d'écrire sur la Provence, même si le territoire de son univers romanesque ne se confond pas avec elle. Ni le nombre ni l'importance des romans dont l'action se situe dans la partie méridionale du Dauphiné ne peuvent faire que la Provence ne reste dans nos mémoires le décor dominant de cet univers. Noms géographiques et détails descriptifs se mêlent dans cette impression d'ensemble. Quelle importance qu'ait le Trièves dans l'imaginaire de Giono, c'est sur la Provence que l'œuvre s'est ouverte et qu'elle se refermera. C'était bien, et pour cause, des paysages provençaux qu'il évoquait sous couvert de noms grecs dans son premier roman, Naissance de l'Odyssée. Les suivants, eux, se donnent comme ouvertement provençaux par la multiplication des mentions de Manosque, de la Durance, de la montagne de Lure et de beaucoup d'autres lieux aisément repérables. En 1935, dans l'édition illustrée des Vraies richesses, Giono laissera commenter des photographies de paysages de la région avec des citations tirées de ces romans, comme s'il s'agissait de les authentifier. Après la guerre encore, c'est la Provence que traversera Angelo, de Montgenèvre à Manosque et de Manosque à Théus, dans les trois premiers volumes du cycle du Hussard, et à Marseille que mourra Pauline. Dans L'Iris de Suse, son dernier roman, Giono se donnera le plaisir de parcourir une fois encore en imagination sa province natale, du sud au nord cette fois, à la suite de Tringlot et d'un troupeau en transhumance.

Cette localisation apparemment si évidente n'a pourtant jamais été sans équivoque. Quand Giono mentionne des noms authentiques, il prend soin de déplacer les uns par rapport aux autres les lieux correspondants et de brouiller encore les pistes en y mêlant des noms fictifs. Peu importe qu'il se soit parfois amusé à dessiner lui-même sur des cartes l'itinéraire de ses personnages : il ne se prive pas de varier. La réalité géographique peut paraître avoir fourni le cadre, elle a été sub-

tilement intégrée elle aussi à la fiction. Les noms de villes, de villages, de fleuves, de cols ou de sommets seraient-ils plus nombreux encore, la Provence serait toujours là sans y être. Par eux, sans doute Giono se réfère-t-il plus à elle que Faulkner au Mississippi, mais il revendique tout autant que lui la création d'un Sud imaginaire.

Il était donc naturel, au fur et à mesure que les romans s'imposaient à l'attention, que naisse le désir de savoir ce que Giono avait à dire de la Provence elle-même. Invitations et commandes ne tardèrent pas à le solliciter. Certaines aboutirent à des volumes, par exemple, aux deux extrémités de l'œuvre, Manosque-des-Plateaux dès 1930 et l'ensemble de courts textes commentant des photographies qui fut publié en 1967 sous le titre significatif Provence perdue. D'autres projets avaient été des moyens plus ou moins directs de parler de la Provence, comme le scénario du film L'Eau vive, qui permet à Giono, en suivant son personnage, de dégager l'axe et comme l'épine dorsale de sa Provence, ou l'« Essai sur le caractère des personnages » joint aux Notes sur l'affaire Dominici. Mais, à côté de ces essais de quelque ampleur, il avait aussi répondu au même type de sollicitations dans nombre de textes plus courts, préfaces, articles, lettres publiées et même des exposés oraux enregistrés. Ce sont ces textes qui sont réunis dans ce recueil. À deux exceptions près, ils étaient jusqu'à présent dispersés dans les périodiques ou les brochures dans lesquels ils avaient paru, et les livres dont ils étaient les préfaces. (Une Note bibliographique fournit en fin de volume les références de ces premières publications.) Beaucoup, notamment les préfaces, étaient dépourvus de titre ou étaient seulement intitulés « Provence ». Ils sont désignés ici par des formules empruntées au texte lui-même, souvent à ses premiers mots. Les deux seuls à avoir été repris en recueil étaient le texte de 1939 intitulé ici « Ce que je veux écrire sur la Provence... », qui avait été inséré en 1943 dans le volume L'Eau vive (Rondeur des jours), et « Arcadie! Arcadie! » qui figure dans le recueil posthume Le Déserteur. Un autre avait été écrit pour servir de préface à

un regroupement partiel de quatre essais antérieurs sous ce même titre de Provence.

Giono, quand il écrit ces textes, n'est plus narrateur de fiction, mais témoin. Il s'exprime en tant que natif de Manosque et au nom d'une familiarité de toute une vie avec la Provence. Ses qualités d'écrivain sont ici au service de ce témoignage. Ce sont elles qui lui permettent de l'animer et de varier sa forme. Parlant d'un sujet qui reste le même, il n'a pas de peine à le renouveler en faisant, pour les vues d'ensemble, alterner itinéraires et vues circulaires prises d'un point élevé – en suivant parfois la progression du soleil se levant peu à peu sur la région et, à partir d'une certaine hauteur, touchant simultanément des points éloignés dans l'espace, parfois l'itinéraire d'une route, ou celui d'un voyageur, qu'il soit anonyme ou qu'il s'agisse de lui-même, et, dans ce cas, tantôt dans un présent de narration vécu instant après instant, tantôt sous forme de souvenir. Point par point s'offrent à lui des images, qui ne sont ici d'abord que des moyens de mieux faire voir la réalité. À l'époque où il écrit la plupart de ces textes, Giono est parvenu à une maîtrise d'écriture qui ne cesse d'être parfaitement sensible.

Mais il n'y a pas à attendre de lui que, même pour dire ce qu'est son pays sur le mode de l'essai ou du témoignage, il se tienne trop étroitement à cette réalité. Il a, il est vrai, parcouru et reparcouru les itinéraires qu'il retrace. Mais quand il écrit, il étale souvent sur sa table et garde sous les yeux ces cartes qui pour lui sont en elles-mêmes une source de plaisir. Ce qu'il écrit doit autant à la vision qu'elles lui proposent qu'à sa mémoire proprement dite. Aussi n'y a-t-il pas toujours lieu, quand il précise tel détail minime du paysage, ou quand il énumère au contraire tous les plans et les repères éloignés aperçus d'un même point de vue, d'enquêter sur l'existence présente ou passée de ce détail, ou de se demander en quelle saison ou par quelles conditions de temps ces repères sont tous visibles à la fois. On ne s'adresserait pas à Giono si on cherchait un guide

touristique. Mais quiconque a rêvé une fois, en présence d'un paysage, aux hommes et aux femmes qui pourraient lui correspondre, prendra plaisir à lire ce que Giono a en cela à dire de la Provence. Sa connaissance de ce pays étant un fait acquis, et étant entendu qu'ici son but est de la faire partager, il reste qu'au-delà des réalités que tout le monde peut décrire, l'intérêt réside dans la vision qui s'y ajoute. Avec lui, la frontière entre essai descriptif et roman tend insensiblement à s'effacer, et le lecteur ne peut que s'en féliciter. Le texte d'Ennemonde a d'abord été publié sous le titre Le Haut Pays, et toute sa première moitié pourrait en effet prendre place dans un recueil tel que celui-ci, de même qu'un certain nombre de pages de « Camargue », n'était que l'un et l'autre texte ont fini par donner naissance à des personnages. La Provence de Giono est ainsi en permanence un pays habité par les ombres des personnages qu'ont suscités ou auraient pu susciter à chaque tournant de la route les paysages qu'il décrit.

S'il s'agit toujours des mêmes paysages, le regard porté sur eux et plus encore l'imaginaire auquel ils se prêtent ne sont pas sans se modifier. Écrits par intervalles sur une durée de plus de trente ans, ces textes une fois réunis permettent d'embrasser d'un seul coup d'œil l'évolution de vision et de style qui caractérise Giono, constantes et ruptures mêlées. La Provence des débuts de l'œuvre était tout naturellement la terre de Pan et de l'union de l'homme avec le monde, chantée sur le mode lyrique. Dans les années cinquante, elle est devenue un pays où subsistent plus qu'ailleurs des passions fortes qu'analyse avec gourmandise un amateur d'âmes. Un texte comme « Je ne connais pas la Provence... », qui date de 1936, est tout imprégné de l'inspiration des Vraies richesses. Mais un pas a déjà été franchi trois ans plus tard dans « Ce que je veux écrire sur la Provence... » Une première publication en brochure, puis l'insertion, toujours sous le titre initial de « Provence », dans le recueil très divers de L'Eau vive, n'ont sans doute pas permis de prendre toute la mesure de ce long essai. Il est en réalité un des textes charnières dans lesquels le « premier » Giono de

l'attention portée au monde naturel se diversifie et s'enrichit d'intérêts nouveaux. L'accent est certes toujours mis sur un sentiment émerveillé et presque religieux de la simultanéité de tout ce qui, variations du temps et formes de la terre, plantes, animaux et êtres humains, coexiste à un moment donné dans le monde. Mais il annonce aussi de plus d'une manière la production d'après-guerre. Ce serait encore peu de chose que l'apparition de ces grandes demeures vides au milieu de parcs abandonnés qui seront plus tard le décor de plus d'une scène, ou celle de ces bogheis, tilburys et autres véhicules d'autrefois qui se multiplieront alors, ou même le surgissement à un détour de phrase de la « sabretache cloutée d'or d'un hussard ». Mais on discerne ici dès 1939 dans certains passages l'esquisse de cette psychologie romanesque qui sera la marque de l'œuvre à venir.

Quand Giono reviendra à la Provence pour elle-même, en 1953, le tournant sera définitivement pris. Virgile oublié, ou peu s'en faut, quand il s'agira de trouver au pays une référence dans la littérature du passé, ce sera Stendhal, puis Shakespeare. « Arcadie! Arcadie! » est écrit sur la lancée du Voyage en Italie. Giono s'amuse ici à placer la terre qui lui est le plus familière dans l'éclairage de cette psychologie, désormais pleinement développée, qui vient de lui servir à prendre une vue personnelle de Brescia, de Florence et de Venise. Le titre, il est vrai, semble renouer avec l'ancienne inspiration, mais le point d'exclamation qui le termine est là, avec son ambiguïté, pour suggérer qu'il est plutôt un clin d'œil, même si l'évocation de la vallée d'Asse fait resurgir, l'espace d'un paragraphe, la vieille utopie paysanne (désignée toutefois par une métaphore qui n'a plus rien de virgilien ni d'antique : « des Tahitis de gens éblouis »). Pour le reste, le ton n'est plus au lyrisme ni à la solennité, mais au contraire à la légèreté et à l'humour. La distance se laisse pleinement percevoir dans le long développement consacré à la cueillette des olives. On est loin ici du « Poème de l'olive » de 1930, et en revanche si proche du passage de Noé sur les olivades qu'il y a là comme une variation écrite en marge de ces pages. Mais Giono est plus près encore

du cycle du Hussard. « Arcadie! Arcadie! » est comme une récréation qu'il se donne avant d'entrer dans la longue rédaction du Bonheur fou. On ne s'étonne donc pas d'y retrouver de ces formules qui sont comme les signatures du stendhalisme avec lequel il joue dans tout ce cycle de romans. Cette Provence de 1953 a bien rompu avec le paganisme, elle est désormais une terre capable de « faire jouir l'âme de délires » (ou encore « de la mélancolie la plus tendre »), le pays des « âmes sensibles », qui savent y trouver des « combles de bonheur ».

Quelques mois se sont à peine écoulés après que Giono a écrit ce texte pour son ami Lucien Jacques, quand on lui demande de nouveau des pages sur la Provence, cette fois pour servir de préface à un « Album des Guides bleus ». Pour changer sa manière, il renonce ici aux itinéraires suivis qui faisaient parcourir la Provence dans toute son étendue, et aussi aux développements synthétiques du type de ceux qu'il vient de consacrer dans « Arcadie! Arcadie! » aux civilisations de l'huile et du vin. Il choisit de mettre en valeur non plus l'unité mais la diversité du pays, diversité inépuisable qui exclut toute présentation d'ensemble, et même une connaissance complète, comme il en prévient dès la première phrase : « J'ai beau être né dans ce pays et l'avoir habité pendant près de soixante ans : je ne le connais pas. » Très logiquement, il opte donc pour une succession de vues partielles, enchaînées par contraste ou par simple association d'idées. Tout au plus s'accorde-t-il un plan panoramique comme il les aime, pris du haut d'un de ses points de vue favoris à cette époque, le village haut perché de Saint-Julien-le-Montagnier, d'où il peut voir, en tournant peu à peu sur lui-même, tous les sommets qui divisent ou délimitent la région. Ailleurs, il passe en toute liberté d'un point à un autre du pays, le balayant tout entier non plus de la vue, mais par la pensée de ses différences, et périodiquement ramené, sans qu'il le précise toujours, à cette ville de Manosque qui n'a jamais cessé d'être l'origine de son regard et le point de départ de toutes ses explorations.

Cette nouvelle Provence est, dès ses premières pages, celle

des Chroniques romanesques. Plusieurs noms de lieux l'y rattachent, par exemple ceux des fermes de Silence ou du Sambuc, et plus encore la pratique forcenée du jeu, très proche de celle qui était évoquée dans le « Monologue » de Faust au village, quoiqu'il prenne ici la forme curieuse et le nom nouveau de l'« arrêt ». C'est bien toujours le même divertissement indispensable dans cet univers de solitude et d'ennui, le seul qui permette une démesure suffisante pour relever le défi du monde qui vous entoure. De la chasse au bonheur d'« Arcadie! Arcadie! », on est passé aux passions tragiques; de Stendhal à Shakespeare : c'est dans ce texte que Giono en vient à donner l'auteur de Macbeth et du Roi Lear comme l'écrivain qui a le mieux décrit la Provence.

Mais, en 1954, la série des Chroniques est déjà presque terminée. Parmi les œuvres nouvelles auxquelles Giono commence à penser alors, il en est une qu'il n'écrira pas finalement, mais qui donnera lieu aux esquisses publiées dans une préface de 1958 à Colline et à la série des Cœurs, passions, caractères de 1960-1961. Les textes sur la Provence écrits dans ces années ne manquent pas de faire place à cet intérêt nouveau pour un certain type de caractère. On en trouve des préfigurations dans celui de 1954, par exemple dans l'histoire de l'ancien propriétaire de la maison de Saint-Julien. Le suivant, en 1957, sera presque tout entier consacré à raconter une première fois l'histoire d'une certaine Marie M., dont Giono n'écrira pas moins d'une demi-douzaine de versions dans les années suivantes. L'esquisse aboutira en 1965 à un « caractère » à la manière d'Ennemonde, et la même année, le personnage sera encore cité au passage dans le dernier des textes de ce recueil, pour le relais qu'aura assuré Marie M. entre les anciens habitants du village et ceux qui vont peut-être le repeupler. Ainsi toute une série de ces textes suit-elle à sa manière le parcours de l'œuvre. Avec toutes les précautions que peut prendre Giono pour ne pas être identifié avec la Provence ou enfermé en elle, le pays le touche malgré tout de si près que, changeant lui-même, il le fait changer avec lui

Mais la Provence change aussi de son côté. Du temps de la jeunesse de Giono, elle pouvait lui sembler être restée la même qu'au temps de Virgile. Depuis, elle a subi non seulement des catastrophes naturelles, ce qui est dans l'ordre des choses, mais aussi des dommages causés par les hommes. À une accélération générale du progrès technique se sont ajoutées quelques atteintes particulières qui petit à petit la rendent méconnaissable. Le monde, par force, finit toujours par s'accommoder des catastrophes. Après le gel exceptionnel de 1956, Giono a pu être d'abord effrayé à l'idée d'une Provence privée de ses oliviers. Deux ans après, son œil sait trouver une beauté aux troncs morts restés debout au-dessus des surgeons qui repoussent. Mais que faire de ces routes de plus en plus larges, de plus en plus rectilignes, qui tranchent comme des lames dans la chair vive des paysages? Jusqu'aux années 1950, Giono n'avait encore à s'en prendre qu'à la Nationale 7 en provenance de Paris. Tandis qu'il écrit ensuite certains des textes de ce recueil, sont en construction un premier puis un second tronçon de l'autoroute qui traverse désormais la Provence de part en part. « Les autoroutes flagellent de leurs lentes ondulations des paysages vierges. » Il n'a pas vécu le temps du T.G.V., mais il a connu un certain nombre de projets analogues, et tenté de lutter contre eux : l'installation du centre nucléaire de Cadarache et la création de zones militaires comme celle du Plan de Canjuers, en attendant le plateau d'Albion. La Provence est sans doute plus que d'autres un pays menacé. Plus même que menacé, dira Giono en 1967 dans un titre : Provence perdue.

Il n'est pas dit d'ailleurs que ce ne soit pas, pour une part, ce qu'il aime en elle. Il évoquait déjà dans Colline ces villages morts de la montagne de Lure dont les maisons ne sont plus que des tas de pierres envahis par le lierre et les ronces. Il y revient une nouvelle fois en 1954 dans les dernières lignes de « J'ai beau être né dans ce pays... ». De tout temps, le regard qu'il a jeté sur la Provence n'était pas fait seulement d'acuité, de finesse d'observation, de sa richesse ou de sa précision de

coloriste. Il était animé sans cesse par la mémoire et par l'imagination, et aussi par ce sens du tragique et des passions humaines qui faisaient parallèlement la force des romans. Il n'en fallait pas moins pour sortir ce pays des clichés ou du folklore qui ont depuis longtemps commencé à le menacer. Giono, qui ne se voulait pas provençal, aura beaucoup fait pour nous faire voir une Provence autre, agrandie de tout un jeu nouveau d'ombres portées qu'elle projette lorsqu'elle se trouve ainsi placée dans la lumière d'une œuvre.

Henri Godard

I

VUES D'ENSEMBLE

I.

« *Comme une tache d'huile, la Provence...* »

Comme une tache d'huile, la Provence déborde ses frontières historiques. Si elle est maintenue fermement dans ses limites, à l'ouest par le Rhône, au sud par la mer, dans le nord ces touffes de thym montagnard qui parfument les sommets de Lus-la-Croix-Haute et à l'est le ciel clair qui s'ouvre au-dessus du Briançonnais sont sa marque. La brèche que la Durance ouvre dans les Préalpes, à Sisteron, semble une porte de la muraille de Chine. On s'imagine qu'au-delà les terres sont nouvelles. Elles sont en effet nouvelles par la haute végétation; la chevalerie des arbres promène les lances enrubannées du frêne et du tilleul, au lieu du bouclier rond de l'olivier et du panache du platane; mais la piétaille de l'armée du soleil occupe le pays. La sariette escalade les talus; la lavande se répand dans les landes, le lilas d'Espagne guette sur tous les rochers et toutes les ruines. L'angle des toitures s'est aiguisé, les maisons bombent le dos, le chaume parfois apparaît. On se prépare à la neige, à la bourrasque glacée, mais le crépi est fait des mêmes chaux qu'à Arles et le mélange du soleil et de ce crépi donne les mêmes couleurs. Au-delà de Sisteron, vers les Alpes, au-delà de la montagne de Lure, vers le Vercors, un parfum circule, et c'est celui qu'on respire dans les collines du Var, les coteaux du Rhône, le désert de la Crau, la vallée de la Durance. Si cet air est salé de Cassis à Nice, s'il a comme un arrière-goût de plâtre d'Arles à Salon, s'il sent l'oiseau d'Avignon à Embrun, il est touché d'une

JEAN GIONO

Provence

Giono a beau se défendre d'être un écrivain provençal, il a trop habité la Provence et est trop habité par elle pour résister à ceux qui lui demandent d'en parler. Toute sa vie, il a ainsi écrit de courts essais, des préfaces, des articles. Ce sont eux qui sont réunis dans ce recueil.

La Provence n'est plus ici le lieu, à demi transformé par l'imaginaire, où il a situé le plus grand nombre de ses romans. Le but, dans ces essais, est de la montrer telle qu'il la connaît et telle qu'il la voit, c'est-à-dire très souvent à l'opposé des poncifs qui se sont accumulés sur elle. De ce pays, sur lequel on a déjà beaucoup écrit, Giono donne une vision renouvelée par l'acuité de son observation, par son sens des couleurs et le bonheur de ses images. Quiconque le connaît en tout ou en partie peut trouver ici de quoi le redécouvrir.

Mais qu'on ne s'attende pas à trouver en Giono un guide touristique. La vision qu'il donne de la Provence est inséparable des personnages et des histoires qu'il y a fait vivre dans son œuvre de fiction. Cela est si vrai qu'elle évolue en même temps que cette œuvre. La Provence que montre Giono dans les années 50 et 60 n'est plus celle qu'il montrait avant la guerre. La terre de Virgile et de Pan est devenue celle de Stendhal et de Shakespeare. Lire à la suite ces textes écrits sur la Provence à divers moments, c'est embrasser d'un coup le parcours si particulier de cette œuvre. Leur mérite est de se situer à mi-distance du pays où Giono n'a jamais cessé de vivre, et des romans qu'il y a écrits.

H. G.



9 782070 734207



93-V A 73420 ISBN 2-07-073420-X

100 FF tc